

Le chef de cette division des diligences dans la belle plaine au secrétariat de la Préfecture pour y aller de bonne heure du matin, le jour de la justification. Le chef de cette division est disposé au bureau du commissaire aux subventions, pour y aller de bonne heure, le jour de la justification.

PARTIE NON OFFICIELLE

Un chemin de fer dans les Andes.

Les derniers avis du Pérou rendent compte de l'achèvement prochain de l'entreprise gigantesque du chemin de fer transandin. La ligne commence à Callao, sur la côte du Pérou, et se dirige vers le sud jusqu'au Sommo-Tambo, qui est à 45,000 pieds au-dessus du niveau de la mer, elle descend jusqu'à 31 mille plus loin à la Croyat sur le versant oriental, d'où elle continue jusqu'au point où la navigation commence sur l'Amazonne.

En quittant Callao, le chemin de fer suit la fertile vallée de Rimac, petit cours d'eau qui descend des montagnes à 30,000 plus loin les montagnes se rejoignent; sur leurs pentes, on voit les ruines de terrasses et de murailles du temps des Incas, marquant la place de sanctuaires et de palais royaux.

Un peu après, la voie ferrée passe à San Bartholomé, à 47 milles de Callao, près de 5,000 pieds au-dessus du niveau de la mer. De là, elle traverse le viaduc de Verregas, puis arrive à Lurco, à 56 milles de Callao et à 5,965 pieds d'élevation; à travers une grande variété de rochers, vallées et terrasses.

La voie traverse sur un pont de 324 pieds de long et de 120 pieds de haut le ravin de Challapa. Ce pont est de fabrication française.

Dans cette partie du tracé, entre Tambo-Vin et Chicla, il y a différentes sites véritablement effrayants; la voie se trouble et contemplant ce spectacle gigantesque et désordonné de la nature, et l'esprit demeure étonné à la pensée qu'une locomotive doit bien tôt franchir ces terribles défilés. Aussi qu'on est dès le début les vaincus! Il serait impossible de les suivre pas à pas sur la ligne et de décrire les hautes montagnes et les rochers que l'on a dû franchir pour aplaiser le terrain et lui donner la pente uniforme nécessaire à la voie. Il n'a pas fallu moins de trente ponts ou viaducs qui, ajoutés l'un à l'autre, figurent une longueur de plus de 10 kilomètres, et trente-tun tunnels, représentant ensemble 55 kilomètres, au nombre desquels il faut compter celui du sommet de la Cordillère, long de 1,473 mètres. Au milieu de tant d'obstacles, et avec l'inévitable nécessité de monter toujours, on ne fut jamais arrivé jusqu'au sommet sans les nombreux détours qui n'ont fallu faire que faciliter du reste les petites vallées latérales; en certains endroits, la gorge est même si étroite que, le détour en courbe devant être impossible, il a fallu employer le zigzag en forme de V, condition toujours désavantageuse pour les mouvements de la machine et que l'on évite en général dans les grandes voies ferrées.

En sortant de Mantacaca, la ligne se dirige d'abord sur le chemin sur la rive gauche en côtoyant le pied des montagnes, passe devant l'effrayante gorge de Chacabanco, entre dans les défilés et vient croquer le Rimac un peu en aval de Tambo-Vin.

Tout à coup la vallée se resserrait, et l'on n'a plus devant soi qu'une vaste fente, profonde de quelques centaines de mètres, au fond de laquelle la rivière coule usuellement comme dans un gouffre; les bords en sont couverts à pic et formés comme deux murailles. Au loin on entend déjà le bruit de la cascade dont l'écrasement blancheâtre s'élève au regard. Le grainier taillé dans les rocs vifs et couverts de milliers de détours, suspendu dans l'abîme en dessus et en dessous de masses de porphyre et de trachytes à moitié en équilibre et qui menacent de vous écraser. C'est la célèbre gorge de l'Infernillo, la plus haute et la plus étroite de toutes les Cascades. Le Rimac, large environ de 40 mètres, s'y précipite du haut d'une cascade de 50 mètres et poursuit impétueusement son cours au milieu des rochers.

Conduire un chemin de fer à travers un semblable défilé, c'était chose impossible, fort heureusement les ingénieurs ont trouvé le moyen de le faire. On a permis de gagner une hauteur considérable, et c'est au moyen d'un tunnel que la voie aborde l'obstacle et se lance sur la rivière, qu'elle domine verticalement sur un pont à 60 mètres de haut, puis elle rentre de nouveau sous terre et reparaît à une distance considérable, continuant toujours son interminable ascension. Après un petit détour sur la rive droite, elle rencontre bientôt la quebrada du Rio Blanco, dont elle contourne quelque temps les deux rives, et parvient à Chicla après avoir creusé de nouveau le Rimac sur un beau viaduc de 100 mètres de long, élevé de 30 mètres. Cette région est assez riche en minerais de différente nature et ressemble en cela du reste aux autres parties de ce parcours la ligne jusqu'à la Oroya; l'exploitation de ces richesses; aujourd'hui en souffrance, ne devra pas tarder à se réveiller dès que une voie ferrée procurera de faciles moyens de transport.

Les principales difficultés du tracé sont maintenant vaincues, et le reste du tracé jusqu'à la cime ne présente plus que des obstacles de moindre importance. La vallée est assez large; toutefois, comme la pente y excède à peu 100, tous les sentiers sont escarpés. Le premier à Bella-Vista, village minéral voisin de Chicla, l'autre plus petit au hameau de Casapalca, le troisième enfin, plus long que les autres, puisqu'il mesure 7 kilomètres, dans la quebrada de Chiochán. Au sortir de ce défilé, les montagnes ont leur pente moins graduelle, tout est morne et triste; le Rimac n'est plus alors le torrent impétueux que nous venions tout à l'heure, c'est un misérable ruisseau dont les divers filets découlent silencieusement des hauteurs environnantes; au fond de vallées apparaît la cime aux neiges, les sommets sont couverts de neige, mais les yeux peuvent à peine en supporter la lumière; la respiration devient halestante; les voyageurs sont vivement incommodés par les effets de la raréfaction de l'air. À gauche, sur l'escarpement de la montagne, la ligne se voit toujours, à une hauteur considérable, tantôt taillée dans le rocher, tantôt dans une crevasse étroite; bientôt elle atteint Antananga et disparaît sous terre; c'est le dernier tunnel, celui qui marque le point culminant de la ligne et la séparation des eaux pour les deux océans. La Cordillère est désormais franchie à 4,800 mètres au-dessus du niveau de la mer. Si l'on continue de monter, les neiges, la voie développe maintenant tout à l'aise ses courbes à larges rayons, la pente est douce et facile, et sans difficulté d'aucune sorte elle arrive à la Oroya, qui marque le terme de sa laborieuse carrière. Le misérable qui s'élevait à 4,800 mètres n'en est plus qu'à 2,700 mètres; il est d'autant plus important que celle qui résulte de sa position, point de réunion des deux routes de Jaén et de Tarma, conduisant à Lima. Le pays est

toujours aussi laid, les montagnes aussi désolées; la déception est grande, le tableau qui s'offre au regard ne répond en rien à ce qu'on en attendait.

Telle est la ligne transandin jusqu'au point qu'on atteint aujourd'hui les Andes. C'est, en ce point, la ligne de traversée la plus élevée qu'il y ait au monde, puisque celle qui vient après elle, le chemin du Pacifique américain, ne s'élève point au-delà de 1,800 mètres.

Le chemin de fer ouvrira une voie de communication pour les produits de la région agricole qui s'étend du versant des Andes jusqu'aux villes maritimes du Pérou, et permettra l'exploitation des richesses de minerai qui existent au sommet des Andes; leur isolement a jusqu'ici empêché d'en tirer parti.

Le voyage fatigant, qui exigait auparavant huit jours, se fera aisément en une seule journée. Cette voie est une entreprise du gouvernement et appartient au Pérou; elle a coûté des sommes considérables. (Échange.)

NOUVELLES DIVERSES

Aux remèdes touchant une prétendue revendication du duc d'Annam, le président de la Légion d'honneur pour une somme de 2 millions, les journaux orientalistes ont répondu par un démenti. Ils ont dit en raison.

La presse avait été mal renseignée. Ce n'est pas une somme de 2 millions qui est réclamée à la Légion d'honneur et ce n'est pas M. le duc d'Annam qui réclame. Voici la vérité, et sur ce point aucune contradiction n'est possible.

En 1840, deux actions des canaux du Loing et d'Orléans, appartenant autrefois à Philippe-Egalité, avaient été, par décret impérial, attribuées à la Légion d'honneur, qui, depuis cette époque, n'avait cessé d'en jouir paisiblement.

Mais se fondant sur la loi qui ordonne la restitution des biens confisqués par le décret de janvier 1858, MM. d'Orléans tiennent à réclamer à la Légion d'honneur, comme héritiers de Philippe-Egalité, la restitution des cent actions en question. La Légion d'honneur naturellement résiste à une prétention qui aurait pour conséquence de diminuer le nombre des secours qu'elle accorde à de vieux militaires amputés, blessés ou infirmes. La cause est actuellement soumise à la commission des émigrés, sorte de juridiction spéciale, qui n'a pas cesse de fonctionner et qui procède à huis clos. Mais inévitablement sa décision sera déferée au conseil d'Etat.

On affirme qu'en présence de la progression inouïe du nombre des suicides qui s'accomplissent journellement à Paris, le Maréchal-Président se serait souvenu d'un état de choses et aurait demandé au préfet de police s'il n'y aurait pas quelque moyen d'y mettre un terme, ou tout au moins d'y apporter quelque échec.

La chose est, on le comprend, assez difficile. Mais on prête à M. Léon Renault l'intention de faire les journaux d'enquêter le récit des suicides d'après une liste de commentateurs que possible.

Les producteurs des faits divers de plusieurs journaux parisiens sont, en effet, parvenus à une habileté que nous nous plaignons à reconnaître, à faire de véritables romans de la plupart des suicides, et on ne peut admettre que la lecture de ces récits, émanant des drames de l'âme et de la misère puisse avoir quelque moyen d'y mettre un terme. Les auteurs de ces récits, qui trouvent dans leur destinée quelque analogie avec les héros de ces récits, se trouvent ainsi poussés à les imiter dans leur fatale résolution d'en finir avec la vie.

Un des derniers mamelouks, le dernier peut-être de cette vaillante milice racée de l'expédition d'Égypte par le général Bonaparte, vient de s'éteindre dans le département de Seine-et-Marne, ou il avait servi le général Bhab-Hybi, mort à Melun, à l'âge de 80 ans. Zoumro, c'était le nom de vieux mamelouk, était luester dans un petit chef-lieu de canton de l'arrondissement de Provins, où il s'était fait une assez bonne cession. C'était un cousin du fameux Roustan, qui, à la chute de l'empire, se fit marchand de cannes et de parapluies dans la galerie de Malak, au Palais-Royal. Zoumro, qui est mort à 84 ans, avait épousé une Française. Il laisse une petite fortune évaluée à soixante ou quatre-vingt mille francs.

Quatre-vingt-treize, le nouveau roman de Victor Hugo, a dû paraître le jeudi 19 février.

Il est publié à Paris par la maison Michel Lévy.

L'impression du livre est achevée; mais le tirage, qui est considérable et qui occupe, depuis vingt jours déjà, les presses de l'imprimerie Cloué, ne sera pas terminée avant le 10.

L'ouvrage formera trois grands volumes in-8°; il aura à peu près l'étendue des *Travailleurs de la mer*.

Le roman est divisé en trois parties d'inégale longueur, dont voici les titres:

- 1^{re} partie: *En mer;*
- 2^e partie: *A Paris;*
- 3^e partie: *En Vendée.*

On sait que *Quatre-vingt-treize*, traduit sur les épreuves au fur et à mesure de l'impression, paraîtra le même jour dans tous les pays et dans toutes les langues.

Dix traductions ont été autorisées pour les langues qui suivent: langue anglaise, langue italienne, langue espagnole, langue portugaise, langue russe, langue suédoise, langue hongroise, langue tchèque, langue hollandaise.

On voit que la langue allemande manque dans la nomenclature, et à ce sujet il y a quelques jours, un libraire de Leipzig recevait la lettre suivante:

« Monsieur, chargé de pleins pouvoirs par M. Victor Hugo, je m'empresse de vous annoncer que cet ouvrage vient de terminer un magnifique roman: *Quatre-vingt-treize*. C'est un style analogue à celui de *Notre-Dame de Paris*, et rempli de situations étonnantes et de portraits poétiques. Veuillez-vous acquiescir le droit exclusif de la traduction en allemand? Dans ce cas, ayez la bonté de me faire connaître vos conditions. »

« Le libraire répondit:

« Je me vois obligé de vous répondre par un non catégorique. Je regrette de voir ce beau talent dévoyé, après les phrases qu'il a lancées en 1870 contre l'Allemagne, tenter de se faire valoir dans ce pays. »

« On est le cas de rappeler le mot de M. Dumas fils, auquel un directeur de théâtre allemand avait demandé de jouer une de ses pièces. « Oui, en échange de l'Alsace et de la Lorraine. » (Échange.)

